

**Accueillir ceux qui frappent à la porte de l'Église
L'approche catéchuménale**

La conversion missionnaire

1. La situation présente

Le titre de cette journée invite à envisager l'accueil de ceux qui frappent à la porte de l'Église sous l'angle de la pastorale du catéchuménat. Ceux qui ont déjà eu l'occasion de cheminer avec des adultes se préparant au baptême le savent : cette démarche fait souvent autant de bien à l'accompagnant qu'à l'accompagné. La fraîcheur et l'élan de ces chrétiens en devenir éveillent dans notre cœur de pasteur une énergie et un enthousiasme renouvelés. Il y a souvent chez ces personnes une ferveur communicative, qui réveille en nous le sens profond de notre mission.

Il se fait que pour la plupart d'entre nous, quand on parle de « ceux qui frappent à la porte de l'Église », c'est une réalité beaucoup plus multiple et complexe qui est évoquée, faite de joies, mais aussi de souffrances et de questions. En effet, les demandes de célébrations et de sacrements ne se présentent pas toujours à nous assorties d'un désir exprimé de mieux connaître le Christ ni d'être davantage intégré au cœur de la communauté chrétienne. Combien de fois les prêtres ne se sentent-ils pas « utilisés » par des personnes qui, sans mauvaises intentions pour autant, apparaissent à première vue comme venant consommer un sacrement ? Et nous nous demandons : comment puis-je remplir ma mission, être pleinement pasteur et servir l'Église quand on n'attend pas de moi ce que je suis censé donner ? Quand la famille d'un défunt me dit : on n'est pas pratiquants, faites pour un mieux et que ce ne soit pas trop long ? Quand un parent vient rechercher son enfant avant la fin de la réunion de catéchèse, ou avant la messe qui lui fait suite ? Et que dire de ce couple de personnes divorcées qui veulent venir à l'église pour leur second mariage, sans comprendre le point de vue de l'Église ? Et de ce groupe de scouts qui profitent de nos locaux sans mettre un pied à la messe ? La liste pourrait encore être longue pour illustrer ce qui apparaît comme une espèce d'immense malentendu entre un grand nombre de personnes qui frappent à la porte de l'Église et ceux qui sont là pour leur ouvrir cette porte.

Derrière ce malentendu se cachent des questions : est-ce qu'à force d'ouvrir la porte, on ne risque pas de brader les sacrements ? Est-ce qu'à force de la fermer ou de seulement l'entrouvrir, on a vraiment rempli sa mission ? Vaut-il mieux pécher par excès de rigueur et d'exigence, ou par excès d'ouverture et de laxisme ? Comme le montre bien Henri-Jérôme Gagey dans son livre *La nouvelle donne pastorale* (Ed. Atelier, 1999), rester coincé dans cette alternative et devoir choisir entre ces deux voies, c'est se retrouver piégé.

Pour sortir de ce piège, nous devons commencer par poser un constat, déjà souvent exprimé et analysé : le monde où les choses allaient de soi, où la tradition chrétienne structurait les choix des personnes, où la vie des chrétiens était unifiée dans ses différentes dimensions, ce monde a cessé d'exister. Ce qui nous désarçonne dans la façon dont viennent à nous ceux qui frappent à la porte de l'Église n'est pas le fait purement isolé d'individus peu sensibilisés à ce que c'est qu'être chrétien ; ils sont les fils et les filles d'un monde où la foi religieuse n'est plus qu'un domaine de la vie parmi d'autres. Nous devons intégrer par exemple le fait qu'un enfant qui a été au catéchisme ne donnera pas nécessairement un adulte qui va à la messe le

dimanche, et pourtant il pourra souhaiter se marier à l'église : c'est que cette personne vit dans un monde pluriel où, même si elle accorde de l'importance à sa foi chrétienne, sa vie est traversée par une multiplicité d'influences et de repères qui eux aussi façonnent la manière dont elle se comprend et structure sa vie. Autrefois, ceux qui s'adressaient à l'Église le faisaient de l'intérieur d'une existence entièrement façonnée par la tradition ecclésiale. Aujourd'hui, comme le dit bien Henri-Jérôme Gagey, ils « demandent à la tradition chrétienne les moyens de s'orienter en liberté dans ce monde mouvant. » Tant que nous n'aurons pas intériorisé ce constat, nous continuerons de nous adresser à des personnes qui n'existent plus, en nous demandant si elles ont besoin d'ouverture ou de rigueur. Le changement ne date pas d'hier, mais il est gigantesque, et il est normal que nous ayons besoin de temps. Mais nous sommes obligés d'y entrer.

2. Les conséquences pour la mission de l'Église

Il est impossible qu'un tel bouleversement reste sans conséquence pour la mission de l'Église et de ses pasteurs. On pourrait se lancer dans des analyses de type marketing, faire appel à une grande société de consultance pour découvrir comment désormais adapter nos produits à la clientèle d'aujourd'hui. Mais nous ne sommes pas des marchands, et ce ne sont pas des produits que nous avons à proposer. La question que nous devons nous poser comme Église est : le Seigneur nous a pendant des siècles appelés à agir en son nom d'une certaine manière, alors maintenant qu'une situation nouvelle a émergé, à quelles nouvelles attitudes nous appelle-t-il ? Quel retournement, quelle conversion devons-nous opérer pour lui rester fidèles ?

Quand, juste avant de le déclarer « pêcheur d'hommes », Jésus a appelé Pierre à avancer en eaux profondes, Pierre lui a répondu qu'en termes de stratégies il avait déjà tout essayé, mais que « sur l'ordre de Jésus », il allait s'aventurer (Lc 5,1-11). Puisque nous devons apprendre comment être pêcheurs d'hommes dans le monde d'aujourd'hui, quel est l'ordre que Jésus nous lance ?

L'inspiration originelle

Comme origines et source d'inspiration de la mission de l'Église, je vous propose de retenir deux paroles du Christ, qui en sont comme la pierre angulaire, la source d'inspiration permanente :

1. « Allez ! De toutes les nations faites des disciples. » (Mt 28,19) Cette parole du Seigneur reste actuelle. Même dans une société où l'Église est comme dépaysée, elle reste vivifiée et sans cesse rajeunie par cet envoi vers les nations, vers ceux qui sont loin.

2. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle. Car Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour, que par lui, le monde soit sauvé. » (Jn 3,16-17)

Ces deux paroles du Christ doivent sans cesse nous habiter ensemble : il n'y a pas de mission vers les nations sans amour du monde, et il n'y a pas d'amour du monde qui ne soit missionnaire.

Le fondement : la charité

De cette double parole, je vous propose de tirer deux ordres de réflexion, l'un plus fondamental, l'autre plus concret, plus pastoral.

Le pape saint Jean-Paul II écrivait en 1990 dans son encyclique *Redemptoris missio* que « l'âme de toute l'activité missionnaire ... est *l'amour* qui est et reste *le moteur de la mission* et qui est également « l'unique critère selon lequel tout doit être fait ou ne pas être fait, changé ou ne pas être changé. C'est le principe qui doit diriger toute action, et la fin à laquelle elle doit tendre. Quand on agit selon la charité et quand on est mû par la charité, rien n'est désavantageux et tout est bon. » » (60) (Jean-Paul II cite Isaac de l'Étoile, Sermon 31.) Et plus loin : « Le missionnaire est l'homme de la charité : pour pouvoir annoncer à chacun de ses frères qu'il est aimé de Dieu et qu'il peut lui-même aimer, il doit faire preuve de charité envers tous. (...) Il est signe de l'amour de Dieu dans le monde. » (89) Ces phrases sont dans la droite ligne de la parole du Christ : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique ». L'amour n'est pas un en-plus de la mission, une qualité qu'elle devrait acquérir : il procède de sa nature même, il en est l'origine. C'est *parce que* Dieu aime le monde qu'il lui donne son Fils. Ce don du Fils au monde est à la fois la conséquence et l'expression de l'amour du Père. De même, la mission des disciples du Christ ne peut se comprendre que comme causée par l'amour, et comme expression de l'amour de Dieu pour tous. Ces considérations peuvent sembler très générales ; elles sont cependant une étape nécessaire : quand l'Église doit, comme c'est le cas pour nous aujourd'hui, réfléchir à sa mission et se remettre à l'écoute de l'appel du Christ, elle doit avoir à l'esprit que, en vertu de la nature même de cette mission, le critère suprême de son action devra être, comme de tout temps, celui de l'amour, l'amour du monde, et donc l'amour de ce monde. Ce n'est pas une question d'ouverture ou de rigueur, ni une question de générosité ou de spiritualité, c'est une question d'ordre théologique.

Approche pastorale

Après avoir insisté sur la nature intrinsèque de la mission, passons au volet plus pastoral. Cherchons comment cet amour est appelé à se manifester auprès de ceux qui frappent à la porte de l'Église, et spécifiquement dans la vie sacramentelle. Et voyons dès lors comment nous pouvons comprendre la conversion missionnaire qui peut être la nôtre dans la situation actuelle.

Trente

J'ai trouvé une trace lointaine de la sollicitude de l'Église dans une décision du Concile de Trente (Session XXIII, chap.8), citée dans le Préambule de la Présentation générale du Missel romain (PGMR) : « Pour que les brebis du Christ ne souffrent pas de la faim, ... le Concile ordonne aux pasteurs et à tous ceux qui ont charge d'âmes d'expliquer fréquemment, au cours de la célébration de la messe, par eux-mêmes ou par d'autres, tel ou tel des textes qui sont lus au cours de la messe et, entre autres, d'éclairer le mystère de ce sacrifice. » (11) Il est bien possible qu'à l'époque un certain nombre d'évêques et de prêtres aient trouvé cela bizarre ou inconvenant. Mais il fallait prendre en compte le souci qu'avait le Concile de ne pas laisser les brebis souffrir de la faim. Donc, alors même que ce Concile réaffirmait l'interdiction d'utiliser d'une autre langue que le latin pour la célébration, il décidait d'y inclure de quoi aider les gens à se nourrir du mystère de la messe. Parce que ça ne servait à rien de se lamenter du fait que les chrétiens étaient ignorants, et que l'amour devait commander qu'on supplée à leurs lacunes en tenant compte de là où ils en étaient dans leurs connaissances. Déjà au 16^{ème} siècle donc, la liturgie était amenée à faire passer son déroulement immuable et la loi du « on a toujours fait comme ça » au second plan par rapport au souci miséricordieux du salut des brebis.

Vatican II

Quelques siècles plus tard, l'Église continue son chemin de fidélité à la dimension missionnaire de sa pastorale. Les introductions aux nouveaux rituels publiés après le Concile Vatican II sont particulièrement évocatrices.

L'introduction au Rituel du baptême des petits enfants prévoit que pendant la préparation, les parents seront guidés par leur propre foi, et qu'à défaut ils seront aidés par d'autres membres de la communauté (40). Et dans la célébration du baptême, les pasteurs feront « le nécessaire pour qu'(elle) se fasse avec la dignité voulue et soit aussi adaptée que possible à la situation et aux désirs des familles (42).

Dans les Préliminaires du nouveau Rituel du mariage, on est frappé par le nombre d'expressions telles que « si c'est possible », « si c'est opportun », « compte tenu de ». Il y est en outre demandé qu'une grande partie des textes et prières de la célébration soient choisis avec les fiancés eux-mêmes (30). Et la fin du texte ajoute : « Tout en étant ministres de l'Évangile du Christ pour tous, les pasteurs tiendront spécialement compte de ceux qui, catholiques ou non catholiques, ne participent jamais ou presque jamais à une célébration de mariage ou à l'eucharistie. Cette norme pastorale vaut en premier lieu pour les époux eux-mêmes. » (37) On ne peut être plus clair : l'Église énonce comme « norme pastorale » la prise en compte par les pasteurs de l'éloignement de ceux qui viennent vers eux.

Dans ce même esprit de sollicitude et d'attention aux personnes, l'introduction du Rituel des funérailles explique qu'« une célébration des obsèques adaptée et digne, de même que tout le ministère du prêtre envers les défunts, implique une juste perception de l'unité organique du mystère chrétien et de la fonction pastorale », et ajoute que cette célébration « s'intègre dans l'ensemble du ministère pastoral. Elle implique toute une pastorale des malades et une catéchèse du sens chrétien de la mort en dehors du cas des funérailles. » (19)

Tout ceci révèle que, du point de vue de l'Église, l'objectivité du rite ne suffit pas : nous avons vu son souci que les célébrations soient à la fois « dignes » et « adaptées ». Cela nécessite de développer une pastorale sacramentelle, qui justement ne se réduit pas à un exposé de l'objectivité des gestes et des paroles, mais qui est plutôt une façon, dans la célébration elle-même et aussi en dehors de celle-ci, de rendre les pasteurs compagnons de route, attentifs à la vie, à la foi et à la non foi de ceux qui reçoivent les sacrements et participent aux célébrations.

Aujourd'hui nous sommes attendus plus loin

La conversion à laquelle nous cherchons à réfléchir aujourd'hui se prépare donc depuis longtemps. Le Seigneur a la bonté de nous donner dans la grande Tradition de l'Église des signes nous indiquant la direction dans laquelle poursuivre. Ce que nous avons vu jusqu'ici pourrait d'ailleurs nous pousser à nous demander si on ne peut pas s'en tenir à ce qui a déjà été dit. Mais la marche du monde ne s'arrête pas et nous sommes déjà attendus plus loin. De plus en plus, nous rencontrons des personnes très éloignées de la foi, de son langage et de ses gestes. De plus en plus aussi, nous rencontrons à travers elles des situations de vie absolument multiples, auxquelles nous ne sommes pas toujours préparés. Que pouvons-nous tenter d'énoncer comme lignes directrices ou critères pour un agir pastoral qui aille dans le sens de la conversion missionnaire compte tenu des circonstances présentes ?

Je voudrais entrer dans cette question à l'aide de quelques exemples vécus. Si dans une série de situations pastorales j'ai le sentiment que la communication ne passe pas, soit que ceux que j'accueille restent enfermés dans leur schéma soit que moi-même je n'arrive pas à trouver les mots ou les attitudes, je constate qu'à d'autres occasions nous arrivons à mieux nous rencontrer et je suis témoin d'une certaine fécondité de la démarche vécue.

1. J'ai passé une journée avec des chefs scouts pour réfléchir avec eux sur la façon dont ils peuvent privilégier le silence et l'intériorité avec les enfants. Pendant un temps libre, l'un d'eux m'a parlé de lui, de son amour pour le scoutisme, du fait qu'il est athée, d'un long voyage qu'il a accompli et qui l'a fait s'émerveiller devant la nature. Tout à coup il m'a demandé si dans l'Église on se préoccupe des questions d'environnement, et avec curiosité il m'a écouté parler de *Laudato Si* et d'autres initiatives d'Église allant dans ce sens.
2. La tranche d'âge des 30-50 ans ne brille pas par sa présence dans nos églises. Quand dans ma paroisse nous avons lancé l'année d'éveil pour les petits, nous avons cru que les parents ne viendraient jamais accompagner leurs enfants. Or c'est le contraire qui s'est passé : la majorité était là à chaque matinée organisée.
3. J'ai béni il y a quelques temps un mariage mixte. À la fin de la célébration, le jeune marié, non baptisé, m'a dit : « je crois que je vais revenir ».
4. Une de plus belles paroles de remerciement que j'ai un jour reçue, un peu maladroite mais très touchante, m'est venue d'un homme divorcé qui venait, avec sa compagne divorcée elle aussi, me demander d'organiser quelque chose pour eux à l'église à l'occasion de leur mariage civil. Après avoir tenté de leur expliquer pourquoi le sacrement de mariage ne leur était pas accessible, je leur ai assuré que comme chrétiens, il étaient vraiment chez eux à l'église, et que même sans sacrement on allait pouvoir vivre quelque chose qui ne soit pas bâclé mais au contraire soigné et priant. Il en avait les larmes aux yeux. Et il m'a dit : « Monsieur le Curé, vous m'embaumez ! »
5. J'ai pris l'habitude de demander aux couples qui se préparent au mariage de lire chacun un évangile en entier. Ils le font à peu près tous, de bon gré, certains faisant même part de leur envie de lire les quatre.

Comme je l'ai dit, les choses ne se passent pas toujours aussi bien, nous le savons tous. Mais à propos de ces situations positives, je me suis demandé quel est était leur point commun.

1. Le chef scout athée a vu que je m'intéressais à son amour pour la nature, que ça me parlait ; il a senti qu'il pouvait aller plus loin avec moi sur ce terrain. Et du coup il s'est mis à me questionner à propos de l'Église.
2. Les parents des enfants inscrits à l'éveil sont tous dans une situation où ils n'ont le temps pour rien, leur vie est une course effrénée et ils en souffrent. Notre invitation à l'année d'éveil leur a fait comprendre que nous leur offrons une occasion inespérée de vivre avec leur enfant un moment de partage privilégié, dans l'écoute mutuelle et l'intimité d'une prière partagée. Et ça c'était cadeau !
3. Le jeune marié non baptisé a précisé le pourquoi de son désir de revenir : « j'ai senti de la bienveillance, et la bienveillance, je ne demande que ça. »
4. L'homme divorcé et sa compagne, je crois qu'ils ont simplement senti que je les aimais, que j'avais envie qu'il y une place pour eux dans l'Église.
5. Les couples de fiancés : je ne leur parle jamais de la lecture de l'évangile comme d'un élément dans une liste de choses à réaliser pour pouvoir accéder au sacrement de mariage. Je leur demande à tous comment ils vont s'y prendre pour faire de ces mois de préparation une période spéciale de leur vie, plus intense, sur le plan spirituel. Et je leur propose, puisque justement ils sont éloignés de l'Église et qu'ils reviennent vers elle, de vivre un retour aux sources en faisant l'expérience de lire un évangile. Vu comme ça, ça les tente.

Ces humbles expériences tirées du quotidien d'un curé de paroisse ont en commun que les personnes concernées se sont senties rejointes et accueillies dans ce qui, à un moment de leur vie, est vraiment important pour elles. Elles m'enseignent que l'éloignement de ceux que nous sommes amenés à côtoyer peut être une chance pour une nouvelle rencontre, mais à condition que nous soyons particulièrement attentif à ce qu'ils vivent, leur chemin, leurs questions, leurs

aspirations, leurs passions, leurs manques ou leurs souffrances. Cette attitude de notre part ne doit pas seulement être *perçue comme* dénuée de tout jugement à leur égard : elle doit *être* dénuée de tout jugement. Ce qui, il faut le reconnaître, n'est pas toujours facile à vivre. Mais rien ne peut nous faire tourner le dos au fait que nous sommes les envoyés de « Celui qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, non pas pour le juger, mais pour le sauver. » En fait c'est ça : nous devons nous souvenir que l'intention de Dieu, c'est de procurer un salut ; et nous devons croire que ce que les gens cherchent, c'est un salut. Mais comment pourrons-nous savoir quel salut ils cherchent si nous ne les avons pas écoutés ? Comment pourrons-nous les aider à voir si le salut qu'ils cherchent est justement celui que Dieu propose, si nous n'avons pas cheminé et cherché avec eux ? Si nous ne connaissons que ce que Dieu veut donner sans connaître aussi ce à quoi chaque personne aspire, comment pourrons-nous aider ces personnes à rencontrer le Dieu sauveur ?

Bien sûr il y a tous les cas difficiles, il y a les personnes qui nous harcèlent, il y a ceux qui ne veulent rien entendre, il y a ceux qui croient qu'ils savent mieux que nous. Mais il y a tous les autres, ces foules du dehors qui ont faim, et dont le Seigneur nous dit : « Donnez-leur vous-mêmes à manger. » (*Evangelii Gaudium* 49)

À propos des situations complexes, de plus en plus nombreuses, qui demandent de notre part un vrai discernement pour trouver comment être à la fois accueillants et respectueux de la foi de l'Église, nous sentons qu'il faut nous mettre en apprentissage : nous avons besoin de repères et de manières de faire pour découvrir comment vivre dans ces situations des rencontres qui ne mènent ni à l'impasse du laxisme ni à celle du rigorisme. Nous comprenons bien que l'attitude d'accueil dont il est question ici ne peut mener à faire tout et n'importe quoi. Cet accueil doit être travaillé, il nous faut de la compétence en matière de discernement, je dirais une sorte de professionnalisme. C'est cette nécessité qui a justifié la décision de Mgr Hudson de rencontrer tous les prêtres de notre Vicariat à ce sujet pendant ce trimestre. Mais ce sur quoi nous n'avons plus le choix, c'est sur le fait d'accueillir. Car c'est à nous qu'incombe la responsabilité de faire en sorte que nos contemporains puisse *savoir* qu'il y a en Dieu un salut qui est *pour eux*, et non pas seulement le *savoir par nous*, mais encore le *sentir auprès de nous*, et non pas seulement le sentir auprès de nous, mais encore *l'expérimenter avec nous*.

Transmettre l'unique trésor

Nous voici revenus au cœur de la mission que le Christ confie à son Église. « De toutes les nations faites des disciples », disait-il. Notre réflexion sur cette mission et sur sa dimension d'accueil nous ramène inévitablement au fait que cette mission ne peut se réduire à accueillir, puisque c'est à être les disciples *d'un autre* que nous convions ceux qui frappent à notre porte. Notre façon d'accueillir sera toujours particulière, car elle nous poussera toujours à nous effacer pour laisser place à Celui que nous annonçons et à sa Parole. Comme le rappelle le pape François au début de l'encyclique *Lumen Fidei*, « la lumière de la foi possède un caractère singulier, étant capable d'éclairer *toute* l'existence de l'homme. Pour qu'une lumière soit aussi puissante, elle ne peut provenir de nous-mêmes, elle doit venir d'une source plus originaire, elle doit venir, en définitive, de Dieu. La foi naît de la rencontre avec le Dieu vivant. » (4) C'est ce qu'écrit saint Paul aux Thessaloniens : « Quand vous avez reçu la parole de Dieu que nous vous faisons entendre, vous l'avez accueillie, non comme une parole d'homme, mais comme ce qu'elle est réellement, la parole de Dieu, qui est aussi à l'œuvre en vous, les croyants. » (1 Th 2,13) Cela implique que le pasteur ne pourra pas, sous prétexte d'être accueillant, vider d'une part de sa substance la parole qu'il transmet : l'Évangile du Christ et la tradition de l'Église doivent rester ce qu'ils sont réellement. Nous devons toujours être conscients que, aussi soigné soit notre accueil, il sera toujours un simple vase d'argile,

porteur d'un trésor qui seul a de la valeur. Ainsi le pasteur n'évitera jamais la tension propre à son ministère : il faut qu'il soit accueillant comme le Christ, et qu'à la fois il soit comme le Christ transparent du Père. Son discernement ne portera donc pas seulement sur la situation de la personne qui s'adresse à l'Église ; il cherchera aussi toujours la façon de vivre, dans chaque situation, cette double fidélité à l'attention aux brebis et à la transmission du trésor de la foi.

Quelques balises qui pour faciliter la rencontre

Comme dernière partie de cet exposé, voici une dizaine de balises qui pourront faciliter la rencontre. Je ne fais que les énoncer brièvement ; certaines mériteraient sans doute un approfondissement.

- a. Il importe d'être attentif à ce qui pourra créer un **climat propice**, désamorcer les méfiances, susciter l'écoute mutuelle. Cela passe par un temps suffisant. Cela nécessite aussi un local accueillant, chauffé, et pourquoi pas un biscuit et un verre d'eau, voire une tasse de café ou une chope de bière ! Ce faisant, nous sommes signes de notre Dieu qui veut s'adresser à tous « comme à des amis » (*Dei Verbum*, 2).
- b. Quand nous tentons de dialoguer avec une personne qui ne parle pas la même langue que nous, il nous faut nous efforcer d'adapter **notre langage** et d'aller à l'**essentiel** (*Evangelii Gaudium*, 34-35 et 41-42).
- c. Dans la mesure où ceux qui frappent à notre porte sont des baptisés, il faut bien nous dire qu'ils ne viennent pas « chez nous », car en fait **ils sont « chez eux »**. C'est parfois bienfaisant de le leur dire expressément. C'est en tout cas nécessaire de le leur montrer.
- d. Ne pas hésiter à nous intéresser à **la vie des gens** : ils ont beaucoup à nous apprendre sur ce qu'il y a de beau et aussi de difficile dans leur existence et dans ce monde. Pensons à l'appel du pape François à « se mettre dans la vie quotidienne des autres », à « raccourcir les distances » (*Evangelii Gaudium*, 24). Enzo Biemmi, dans son livre *La seconde annonce. La grâce de recommencer (Lumen Vitae, 2013)*, explique que les existences de nos contemporains contiennent des étapes et des défis que nous pouvons reconnaître comme des « lieux anthropologiques » propices à une ouverture à l'offre de salut. À nous de les déceler.
- e. De notre côté il y a lieu de cultiver un a priori d'ordre spirituel : **l'amour de Dieu est gratuit**. Il nous aime par avance, et pas seulement après notre conversion. Les personnes sentent vite si nous sommes habités ou non par cet a priori.
- f. Un autre a priori doit nous habiter : si quelqu'un se tourne vers l'Église pour lui adresser une demande, c'est qu'il attend vraiment quelque chose. Nous constatons que la plupart du temps les gens n'ont même pas les mots pour exprimer ce qu'ils cherchent, et qui se cache derrière des motivations d'apparence superficielle. Pour un temps, nous devons croire presque à leur place qu'au fond d'eux ils sont guidés par une vraie soif, que le Seigneur sait reconnaître et accueillir. Je dis souvent aux fiancés : on va découvrir ensemble ce qui vous a poussés à venir et sur quoi vous n'êtes pas encore arrivés à mettre des mots. Bernard Sesboüé, dans son livre *De quelques aspects de l'Église* (DDB, 2011), relaie une insistance du théologien Karl Rahner : une attitude pastorale consiste à partir à **la recherche de l'homme intérieur**, de sa quête. Il faut se demander, dit-il, ce qui, à travers sa demande, se cherche au fond de lui. Sur cette base, nous pourrions mieux voir comment lui accorder « la possibilité de faire le pas dont il est capable. » (Cf. Y. Seghedoni, « La seconde annonce en paroisse : un hôte dérangeant », *Lumen Vitae*, 2017/2.)
- g. Si nous sommes amenés à devoir refuser ce qui nous est demandé, nous devons pouvoir dire ce que nous sommes en mesure de proposer et qui va dans le sens de ce

que la personne cherche. Si la personne doit faire un effort, quel est celui que nous ferons nous-même ? Dans tous les cas, notre mission est **d'intégrer et non d'exclure**.

- h. La patience et le discernement dont nous sommes amenés à faire preuve nécessitent que nous ayons intégré le principe de « gradualité » dans la pastorale énoncé dans *Amoris Laetitia* (293-295), et déjà présent dans l'encyclique *Familiaris Consortio*, en comprenant bien qu'il ne s'agit pas d'une gradualité de la loi, mais bien de son accomplissement. L'Église demande à ses pasteurs de savoir prendre en compte des **circonstances atténuantes**, et aussi de toujours faire place à **la conscience des personnes**. Le pape sait que ça ne va pas toujours de soi, et il écrit : « Il nous en coûte de laisser la place à la conscience des fidèles, qui souvent répondent de leur mieux à l'Évangile avec leurs limites. » (*Amoris Laetitia*, 37)
- i. Le théologien François Moog ajoute que « l'accueil de l'autre, de « celui qui frappe à la porte de l'Église », ne peut pas être guidé par un souci d'efficacité mais que **notre foi y est engagée**. Dans la gratuité de l'accueil, nous ne sommes donc pas en train de brader la foi mais bel et bien en train de la mettre en pratique. » (« La reconnaissance, enjeu décisif pour l'Église et sa mission », dans *Tabga*, Hors série 3, *Ecclésia* 2007, p. 32-41.)
- j. Enfin, demandons à Dieu de nous **guérir du pessimisme**, qui n'est pas un don du Saint-Esprit et doit donc comme tel être combattu. Un bon remède pour cela est de demander à l'Esprit Saint la capacité de voir les petits pas que les fidèles arrivent à accomplir dans la voie de l'Évangile, et de nous en réjouir et en rendre grâce.

Nous vivons à une époque où l'Église passe par un réel tournant, une mutation. C'est pour nous à la fois une chance, un honneur, une souffrance et une responsabilité. Nous ne mesurons sans doute pas encore, comme sur la route quand on est au milieu d'un virage, quelle est l'ampleur de ce changement ni vers quoi nous allons. Mais nous sentons bien que c'est à une réelle conversion que nous sommes appelés, au sens d'un retournement dans notre manière de comprendre et d'exercer notre mission. Pendant de longs siècles, les pasteurs ont dû encadrer la vie des fidèles ; aujourd'hui ils doivent les accompagner. Ce qui est bon signe, ce qui donne de l'enthousiasme et qui renforce notre foi, c'est que nous soyons là tous ensemble pour y réfléchir et nous y préparer !

Eric Mattheeuws